

mais le nombre et l'étendue des bâtiments qu'on entrevoyait, l'importance et la variété des cultures dont elle était entourée en indiquaient suffisamment le caractère et la destination : c'était une ferme. Cette ferme sourit du fond de l'horizon à la pensée encore inquiète de mademoiselle de Flavigny.

Après un instant de réflexion, la jeune fille résolut d'aller vers le pâtre. Elle comptait s'informer auprès de lui soit du point précis où l'on pouvait se réunir aux chasseurs, soit de la voie la plus directe pour regagner le château d'Apremont. Elle rendit les rênes à son cheval et lui piqua le flanc avec son épouard d'or. L'animal, un poney normand, au garrot sec et relevé, au pied mince et nerveux, reprit sa course rapide dans le sentier qui glissait entre l'herbage et le bois.

— Si c'était ce Bénédicte ! murmura Blanche, je me sentirais complètement rassurée. Le brave garçon ! Je voudrais que ce fut lui.

Comme elle s'exprimait ainsi, tandis que son attention se fixait sur l'homme adossé contre le chêne, son cheval s'arrêta brusquement et fit un furieux bond de côté. Il avait mis le pied sur une énorme vipère-endormie dans la sente. La vipère s'était redressée en sifflant et l'avait mordu au jarret. Mademoiselle de Flavigny, surprise, vida l'étrier. Elle perdit son aplomb et tomba. Son corps rencontra le tronc d'un arbre et s'y heurta avec violence. Elle s'évanouit.

Le cheval, terrifié, prit la fuite à travers les taillis.

Le pâtre avait vu l'accident. Il accourut. Arrivé près de la jeune fille étendue sans mouvement sur le chemin, il se pencha vers elle pour la secourir et la reconnut.

— Ah ! la pauvre demoiselle ! s'écria-t-il.

Il lui toucha la main, cette main était froide. Il épio. un souffle sur ses lèvres, ce souffle était presque imperceptible. Il arracha quelques touffes d'herbe aromatique et lui en fit respirer l'acre senteur. Blanche alors donna signe de vie. Prompt comme la pensée, il courut tremper un mouchoir dans une flaque d'eau et en imbiba les tempes de la belle enfant. Elle ouvrit les yeux avec effort, ses joues se colorèrent, sa bouche articula un soupir. Peu à peu, ce réveil des sens devint plus ferme et plus lucide ; sa tête charmante se souleva, ses belles paupières se maintinrent sans palpitation, son regard s'anima d'un vif rayonnement.

— Ah ! c'est vous, Bénédicte ! dit-elle avec un pâle sourire. Tant mieux !

Dès que Blanche avait repris connaissance, le jeune pâtre s'était éloigné de quelques pas. Il se tenait incliné respectueusement, le front découvert. Les premiers mots de la jeune fille lui causèrent une émotion singulière, comme si un grand bonheur lui entraînait dans l'âme. Sa poitrine se gonfla ; il eut quelque peine à contenir son émotion.

— Vous êtes bonne, mademoiselle, répondit-il à sa gravité. Je vous remercie pour vos obligeantes paroles... Mais je suis inquiet, reprit-il. Souffrez-vous ? Êtes-vous blessée ? Vous faut-il un médecin ? Je cours en chercher un.

Mademoiselle de Flavigny garda le silence un instant. Elle essaya de se lever et n'en eut pas la force. Tout son corps était engourdi, mais elle ne ressentait aucune douleur.

— Restez, dit-elle. J'ai eu sans doute plus de peur que de mal, car je ne souffre pas et ne crois pas être blessée... Tenez, continua-t-elle en tendant ses petites mains au pâtre, prêtez-moi un peu d'aide. Je veux aller m'asseoir là, tout près, sur ce tertre qui forme comme un banc de gazon. J'achèverai de me remettre l'esprit, et nous délibérerons sur ce qu'il conviendra que vous fassiez pour me sortir d'embarras. C'est vous dire que je compte sur vous, Bénédicte.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, répondit le pâtre.

Il présenta timidement à Blanche ses deux mains durcies par le hâle des campagnes, mais modelées avec une surprenante distinction. Elle n'hésita pas à s'y appuyer et se dirigea, non sans peine, vers le banc de gazon où elle voulait s'asseoir. Quand elle y eut pris place, Bénédicte se mit un peu à l'écart, humble et silencieux, attendant que la jeune fille renouât elle-même l'entretien. Elle le considéra un instant avec intérêt.

Cette nouvelle inspection lui fut encore favorable, car elle le trouva aussi remarquable en grosse veste et en sabots que dans le costume endimanché du paysan poitevin. chose bizarre cependant ! à mesure qu'elle admirait l'élégance de sa taille et l'harmonie de ses traits, elle éprouvait une sensation mystérieuse, qui la rendait pensif malgré elle. Elle s'efforçait de s'en rendre compte, mais elle ne parvint pas à la définir. Bientôt elle ne s'en préoccupa plus. Alors elle complimenta chaleureusement le pâtre sur l'intrépidité dont il avait fait preuve la veille contre le taureau furieux.

— Sans vous, Bénédicte, ajouta-t-elle, sans votre courageuse intervention, l'estrade seigneuriale allait recevoir un choc terrible. Vous nous avez sans doute sauvé la vie à tous.

— C'était mon devoir, mademoiselle, répondit simplement le pâtre.

— Il est beau de s'en acquitter si vaillamment, répliqua Blanche... Au reste, reprit-elle, mes éloges ne sauraient avoir grande valeur, mais des voix mieux autorisées que la mienne ne tarderont pas à vous féliciter. Madame la marquise d'Apremont et ma famille, le comte et la comtesse de Flavigny, doivent se rendre à la Bénardière pour vous adresser leurs compliments et vous prouver toute leur reconnaissance. Il est juste qu'ils honorent et récompensent un serviteur si brave et si dévoué.

Bénédicte écoutait d'un air recueilli. Il était ému, mais son émotion ne se trahissait que dans un reflet pâissant de ses grands yeux bleus. Il réfléchit un instant et répondit avec calme :

— Ce que vous m'exprimez là, mademoiselle, est pour moi un honneur et une récompense au-dessus de mon mérite. Personne ne peut plus rien ajouter à la joie que je viens de ressentir et dont je me souviendrai toujours.

Puis, comme s'il craignait de s'être montré trop expansif, il reprit vivement :

— Mais c'est beaucoup parler de moi. Il conviendrait de nous occuper de vous, mademoiselle. Que faut-il que je fasse pour vous être utile ? Dites-le-moi, je vous prie. J'attends.

Blanche sourit.

— Vous êtes donc bien pressé de retourner à vos moutons ? demanda-t-elle avec une velléité de malice et d'enjouement.

— Non assurément, répartit le pâtre en hochant la tête avec douceur. Mes moutons n'ont guère besoin de moi en ce moment. Mais vous, mademoiselle, n'avez-vous point hâte de rejoindre votre famille ? Elle est inquiète, sans doute ; elle vous cherche. Il importe de la rassurer au plus tôt.

— Vous avez raison, Bénédicte, et j'ai eu tort de plaisanter. Voyons, poursuivit-elle, où en est la chasse ? Où se trouvent les chasseurs ? Le savez-vous ?

— Je pense que la chasse est finie. Le cerf a dû être forcé et tué dans la Mare-aux-Daims. J'ai entendu sonner l'hallali. La curée semble être faite, et je présume que les chasseurs, s'ils n'ont pas encore remarqué votre absence, sont en chemin pour regagner le château d'Apremont.

— Quoi, déjà ! dit Blanche stupéfaite. Il faut que je m'en retourne avec eux. Vite, vite, que je me remette en route !...

Elle se leva brusquement ; mais elle était encore toute courbaturée, et retomba sur le banc de gazon.

— Impossible ! murmura-t-elle. Je n'ai pas la force. Comment faire ?...

— C'est bien simple, mademoiselle. Restez ici, reposez-vous. Moi, je vais courir, traverser taillis et futaies, de manière à me trouver, s'il est possible, sur le passage des chasseurs à leur sortie du bois, dans la direction du château. J'e père ainsi vous amener votre famille et vos amis.

— Allez, Bénédicte, et merci !

Le pâtre s'éloignait ; Blanche le rappela. Il accourut près d'elle ; elle avait l'air anxieux. Il semblait qu'elle craignît de rester seule. Ses yeux, un peu effarés, interrogeaient les sentiers dalentour. Le souvenir de Gaétan venait de s'emparer de son esprit, et elle redoutait qu'il ne survint tandis qu'elle serait encore dans l'isolement.